

P 902012
ENIGMES AVEC PRIMES. — CONCOURS POUR UNE NOUVELLE.



vous faire un sermon, j'y ai renoncé. C'est votre ancien Curé qui vous prêche d'exemple aujourd'hui, et c'est là le plus beau de tous les sermons. Vous savez de quoi il s'agit : vous savez tous comment il s'est laissé conduire en prison, chargé comme le Sauveur du péché d'autrui, et comme lui ne faisant entendre aucune plainte. Quand il a vu son bonheur se briser, quand il a vu périr de chagrin son père et sa mère, quand il a vu son nom flétri pour toujours... il s'est tu. Il a supporté pendant 10 ans les tortures des travaux forcés et les tortures plus grandes encore de l'âme, c'est-à-dire le mépris et les outrages de ses compagnons de captivité, car un prêtre qui tombe est toujours au-dessous des autres coupables ; il tombe plus bas parce qu'il tombe de plus haut, et il ne trouve nulle part aucune commiseration. Et cependant il s'est tu... et il a fallu que le coupable parlât, car l'innocent n'a pas voulu ouvrir la bouche.

« Mes enfants, n'êtes-vous pas fiers d'être catholiques et de vous dire les enfants de cette Eglise dans le sein de laquelle se produit de si grandes choses. Mais le jour de la justice est venu, il est venu éclatant et splendide et il a illuminé toute la chrétienté de ses reflets. »

Ici le prêtre s'arrêta et l'on sentit un frémissement parcourir tout l'auditoire. « Voici, dit-il, l'arrêt de mise en liberté du prisonnier. » Aussitôt une longue acclamation de joie s'échappa de toutes ces poitrines oppressées. Il voulut continuer, mais sa voix se perdit dans un sanglot,

Les Apparitions de Knock.

« Il y a plus des choses au ciel et sur la terre » que vous ne vous le figurez, vous autres philosophes. » Cette parole fameuse du plus grand poète de l'Angleterre n'a jamais mieux trouvé son application que dans notre XIX^e siècle. Pendant que les libres-penseurs font rage, nient Dieu et l'âme, cherchent à détruire l'Eglise, la Providence se révèle à nous par des signes éclatants et nous parle à chaque instant par des miracles. Heureux les cœurs purs qui savent comprendre ces appels de la Bonté divine, car c'est d'eux qu'il est écrit qu'ils verront Dieu !

Livré depuis trois siècles à la tyrannie protestante, dépeuplé de ses terres, réduit à la pauvreté et à l'ignorance, luttant contre la faim, et ballotté sans cesse entre l'exil et le tombeau, le peuple catholique d'Irlande n'a sur cette triste terre qu'une seule consolation : son Dieu. Jamais

et muette, agitée, la foule le regardait... « mes enfants, mes pauvres enfants, Dieu n'avait pas attendu que la justice humaine le déclarât innocent pour faire tomber ses fers. Il l'avait devancé et comme à Pierre il envoya autrefois un ange dans la prison, il lui a envoyé l'ange de la mort qui l'a délivré en une fois de toutes les peines et des toutes les souffrances terrestres. »

Ces derniers mots prononcés d'une voix tremblante tombèrent comme un coup de foudre sur l'assemblée. Un cri d'épouvante et de douleur mêlé au bruit des sanglots résonna dans toute l'église et alla mourir aux pieds du Sauveur dans le Tabernacle.

Quand l'émotion fut un peu calmée, le prêtre reprit la parole et tâcha de leur montrer que c'était là la seule récompense digne du martyr, « une récompense terrestre, dit-il, eût été au-dessous de la sublimité de son sacrifice et son exemple sera bien plus grand et bien plus salutaire quand il parlera au monde de l'autre côté de la tombe... Au lieu de le pleurer, félicitez-vous et réjouissez-vous de ce que votre village a été choisi de Dieu pour faire éclater la gloire de ses Saints. Réjouissons-nous de ce qu'il a couronné ainsi notre saint martyr, et montrons-lui notre reconnaissance en joignant toutes nos voix dans un *Te Deum* d'allégresse. »

Ainsi fut fait, et les accents glorieux de l'hymne sacré retentissant sous la voûte de l'église furent l'oraison funèbre du *Curé forçat*.

aucune nation n'a été aussi indomptablement attachée à la foi catholique, et n'a versé tant de sang pour Jésus-Christ et pour sa sainte Mère. C'est elle que l'Irlandais invoque dans toutes ses tribulations ; c'est à ses pieds qu'il apporte toutes ses peines ; il vient à elle comme un enfant, et pourquoi Marie ne descendrait-elle pas jusqu'à lui comme une mère ? Aussi est-ce à la veille de la terrible famine de 1879, suivie bientôt de la crise mortelle qui dure encore aujourd'hui, que la pauvre Irlande, étendue sur son lit de douleur, vit le ciel s'ouvrir, et la Vierge bénie, souriante et pleine d'amour, s'approcher de son grabat et poser une main bienfaisante sur son cœur ulcéré. C'est une simple et merveilleuse histoire : elle s'est passée hier, elle se passe aujourd'hui, elle est attestée par d'innombrables témoins, elle est pleine de joies et de bénédictions. Les lecteurs du *grand Almanach Belge* vont l'entendre telle qu'elle a été

racontée sur les lieux mêmes, à l'auteur de ces lignes, par plusieurs des personnes qui ont été favorisées de l'incomparable vision.

L'Irlande est un des plus pauvres pays du monde, et le comté de Mayo, situé dans la partie N.-O. de l'île, est un des plus pauvres pays de l'Irlande. Là, qu'on regarde la nature ou qu'on regarde les habitants, on est éternellement affligé du spectacle de la même maigreur, de la même nudité, de la même misère. L'œil peut embrasser de vastes horizons, le pied peut parcourir d'immenses étendues sans rencontrer un seul arbre : non que le sol soit trop stérile pour en produire, mais parce que le paysan est trop pauvre pour en conserver : car l'arbre est un grand seigneur du monde végétal, qui mange tous les sucres et qui ne rend que de l'ombre : il tiendrait trop de place dans l'étroit enclos qui est le seul bien du fermier Irlandais et la seule ressource de sa famille. Tout le sol disponible, chargé d'une population trop nombreuse, est converti en prairies et en champs de pommes de terre : il faut bien qu'on se passe de bois, et souvent il n'y en a pas même pour faire des cercueils. Quand au chauffage, il est fourni par d'immenses tourbières qui se prolongent à perte de vue : dans leurs tranchées profondes, à demi remplies d'une eau noire, les pauvres gens, grelottant de froid et d'humidité, peinent des journées entières pour arracher quelques mottes à la terre avare. De petits ânes, pesamment chargés à droite et à gauche, portent le précieux combustible dans les chaumières. Regardez-les maintenant s'arrêter au seuil des habitations, devinez, si vous l'osez, à quel usage servent ces affreux taudis. Hélas ? c'est là que logent les propriétaires légitimes du sol Irlandais ! Quatre murs en torchis, supportant à hauteur d'homme un toit de paille, décrivent l'enceinte d'un réduit unique, sombre et infect, qui sert à la fois de salle à manger, de chambre à coucher, de grenier, de cave et d'étable. Pas de fenêtre et pas de cheminée ! La porte, ouverte toute la journée, est la seule ouverture par où puisse entrer la lumière et sortir la fumée. Le cochon domestique occupe la place d'honneur au centre de l'habitation ; autour de lui, moitié aveuglée, moitié asphyxiée, la famille Irlandaise s'entasse pêle-mêle avec les bestiaux dont elle partage la couche de fumier. Et tout ce monde, bêtes et gens, n'a pour se nourrir que le produit d'un petit champ de pommes de terre, grevé d'une redevance énorme qu'il faut payer au seigneur protestant. Quand la récolte gâte, adieu la redevance du maître et l'aliment de l'esclave ! Alors

le landlord envoie ses huissiers escortés de *policemen* qui jettent le paysan à la porte avec sa famille, et qui démolissent sa maison pour l'empêcher d'y rentrer. Et que deviennent ces créatures de Dieu qui n'ont plus même une pierre pour y reposer leur tête ? Elles périssent de faim dans les fossés, au bord de la route, au seuil des châteaux, ou elles sont recueillies dans des dépôts de mendicité qui sont pour elles le vestibule de l'enfer. Ah ! la vie est triste pour le pauvre Irlandais catholique ! Parfois, dans l'excès de son désespoir, il devient fou, et, oubliant les conseils salutaires de la religion, il prend la première arme venue et va tuer son bourreau : voilà ce qu'on appelle la question Irlandaise.

Dans la partie la plus misérable de cette région, au milieu d'une contrée fortement ondulée, semblable à une mer orageuse qui aurait été soudainement figée, s'élève sur une modeste hauteur un village ou plutôt un hameau qui lui doit à ce site son nom de Knock (colline). Quelques chaumières, du genre de celle qu'on vient de décrire, se groupent vis-à-vis de la petite église qui couronne le sommet de l'éminence ; un certain nombre d'autres sont dispersées dans le voisinage. La maison de Dieu se dresse au milieu d'une cour assez vaste entourée de murs. Elle est bâtie en forme de T ; la tour est carrée, avec une flèche bien basse flanquée de quatre tourelles. Le chœur est plat, et l'autel appuyé contre un mur aveugle. Derrière ce chœur, on a bâti une sacristie éclairée d'une grande fenêtre ogivale, ce qui donne à tout l'ensemble l'aspect d'un coin latin. Le pignon dans lequel est percée cette fenêtre, et qui joue un rôle capital dans cette histoire, regarde du côté de la campagne : en marchant dans cette direction, on arrive au bout de quelques minutes, par un sentier qui traverse les enclos emmurillés, au cimetière du village. Saisissant est l'aspect de ce champ des morts, avec ses murs croulants, ses tombes en ruine, et ses quelques arbres gigantesques dont l'opulence exceptionnelle a quelque chose de sinistre et de fantastique au milieu de l'immense nudité de la campagne en deuil. Arrêté-là, on peut embrasser d'un coup d'œil tout l'humble théâtre sur lequel va se jouer le drame émouvant qui fait l'objet de ce récit. L'église, les maisons, les champs d'un vert monotone, partout clôturés de murs bruts ; le ciel terne et pluvieux, voilà tout l'horizon : imaginez l'uniformité de la campagne flamande avec la pauvreté des landes Ardennaises, puis sur cet horizon étroit répandez le

jour gris et blafard des climats septentrionaux, et c'est à peine si vous vous ferez une idée du sentiment de tristesse accablant qui s'empare de l'âme en face de ce pénible tableau. On sent ici l'absence de tout ce qui peut faire le plaisir de la vie pour l'homme charnel. Mais cette pauvreté n'est pas sans compensation : car l'âme de celui qui habite ces tristes séjours, trouvant dans tout ce qui l'environne un objet d'affliction et d'amertume, est comme contrainte de ce réfugier dans le souvenir de la patrie céleste, et les yeux du chrétien y sont amenés naturellement à se tourner du côté du ciel.

A quelques minutes de l'église et du village, le presbytère se dissimule dans un chemin creux qui mène aux cultures et se perd dans la campagne. Pauvre comme celle de toutes ses ouailles, la maison du pasteur n'est qu'une chaumière rustique sans étage, couverte d'un toit de paille, et si humble d'aspect qu'on hésiterait à chercher là le ministre de Dieu, si la vue de quelques fleurs dans le cortil qui le précède, de deux fenêtres garnies de rideaux et d'un marteau à la porte n'attestait ici la modeste aisance de la curiale. Une cuisine, deux chambres à coucher, une salle à manger qui est en même temps un cabinet de travail, voilà tout le presbytère. Qu'elle est touchante à voir, cette pauvre chambre où s'écoule l'existence du curé de Knock ! Tout y est simple ; les meubles les plus indispensables y trouvent à peine de quoi se caser ; des objets de piété et des livres, ce seul luxe du prêtre, encombrant tout ; il y en a sur toutes les chaises ; la table en est remplie ; à l'heure des repas, on en déballe quelques-uns et on étend la nappe sur un coin seulement, après quoi la table redevient un pupitre et l'homme de Dieu se retrouve pour le reste de la journée dans la société de ses muets amis.

M. l'abbé Kavanagh, ou, pour parler comme les Irlandais, le Révérend Père Kavanagh, est un homme d'âge mûr, à la tête intelligente et énergique. La vigueur rustique du paysan s'allie dans sa personne avec la bienveillance paternelle du prêtre. Pas la moindre apparence d'exaltation religieuse. Calme, réservé, maître de lui et de ses émotions, c'est un vrai pasteur, obéi de son troupeau et vénéré de tous ceux qui l'approchent. Sa bonne et sympathique figure, la simplicité cordiale de son accueil, la foi profonde qui respire dans ses paroles, ont quelque chose qui réchauffe le cœur et qui inspire d'emblée la confiance. Les grâces extraordinaires dont sa paroisse a été l'objet n'ont pas enflé son âme : et c'est avec une humilité profonde qu'il raconte

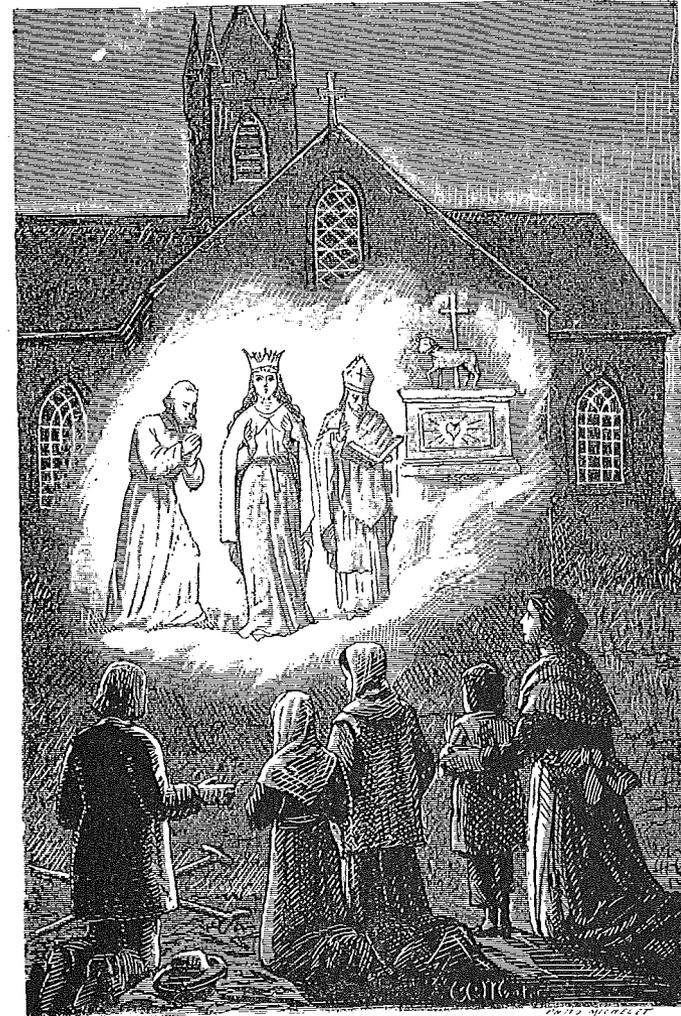
comment il a été un des derniers à les constater, après qu'un grand nombre de fidèles avaient déjà vu les choses merveilleuses que nous allons raconter.

Le jeudi 21 Août 1879, veille de l'octave de l'Assomption, vers sept heures et demie du soir, la vieille Mary Mac Songhlin, servante du Curé, quittait le presbytère pour aller faire une commission dans le village. Il faisait encore clair, car dans ces pays septentrionaux les jours d'été sont plus longs que chez nous. En passant près de l'église, elle aperçut contre le pignon de la sacristie plusieurs figures extraordinaires : la Sainte Vierge entre deux personnages dont l'un semblait être Saint Joseph et dont l'autre avait l'air d'un évêque ; à côté d'eux, un autel. Tout ce groupe était entouré d'une vive lumière. Chose étrange ! cette vieille fille, préoccupée de sa besogne et d'une imagination assez lente, ne fut guère frappée de ce spectacle ; elle passa outre, se contentant, affirma-t-elle plus tard, de supposer que c'étaient des statues que M. le Curé avait récemment reçues de Dublin, et qu'elles étaient destinées à orner l'intérieur de l'église. Elle entra ensuite chez la veuve Beirne et y resta une demi heure environ, sans parler de ce qu'elle avait vu et sans y repenser. Quand elle retourna chez elle, la fille du logis, Mary Beirne, âgée de 26 ans, lui donna un pas de conduite. Le jour commençait à baisser. Lorsqu'elles furent arrivées à la hauteur de la sacristie, les yeux de la jeune fille furent frappés de l'éclat extraordinaire dont resplendissait le pignon, et elle s'écria : « Oh ! regardez donc les belles figures ! » Et toutes deux, stupéfaites et éblouies, restèrent plongées en extase devant la radieuse apparition, sans s'inquiéter de la pluie fine et pénétrante qui commençait à tomber en ce moment. Le premier moment de surprise passé, Mary Beirne courut chez elle pour appeler tous ses parents et peu de temps après, elle accourait avec sa mère, sa sœur, son frère Dominique. D'autres personnes du village, celles-ci prévenues par les Beirne, celles-là averties par les cris de surprise ou par la lumière qu'elles voyaient briller de loin, vinrent bientôt grossir le groupe ; et de la sorte, une douzaine de témoins de tout âge se trouvèrent réunis en face du merveilleux spectacle. La nuit était descendue complètement, et la pluie était devenue torrentielle : mais la vision n'en brillait qu'avec plus d'intensité, et les spectateurs de cette scène, appuyés contre le mur de la cour, vis-à-vis du pignon et à quelques mètres de distance, purent observer pendant plus d'une heure, jusque dans les plus

minutieux détails, l'apparition étonnante qui s'offrait à leurs yeux. Voici donc ce qu'ils virent :

Au milieu d'une lumière éblouissante qui couvrait tout le côté droit du pignon et la sacristie, et qui avait un flamboiement semblable à celui d'un grand feu, trois figures célestes, de grandeur naturelle, apparaissaient aussi distinctes, aussi nettes dans leurs contours que si c'étaient été des personnages en chair et en os. Elles semblaient planer à environ deux pieds du sol. Au centre était la sainte Vierge, vêtue d'une robe blanche, et d'un manteau bleu qui s'agrafait à son cou. Elle tenait les mains ouvertes à la hauteur des épaules, les paumes tournées l'une vers l'autre, avec le geste solennel de la prière liturgique. Ses yeux étaient levés au ciel. Elle portait sur la tête une couronne d'or, et sous la couronne une rose s'épanouissait sur son front. Les fleurons de la couronne semblaient faits de brillants, et l'éclat jaune de son or contrastait avec la blancheur éblouissante des vêtements. On voyait distinctement les pieds de la Sainte Vierge : celui de droite s'avancant un peu sur celui de gauche. A sa droite, Saint Joseph, qui avait la tête découverte et la barbe grisonnante, apparaissait tourné vers sa chaste épouse et incliné dans une attitude respectueuse, fléchissait à moitié les genoux et baissait latête en joignant les mains. Le personnage qu'on voyait à la gauche de la Sainte Vierge, et qui apparaissait sur la même place, se détournait légèrement du côté d'un autel qu'on voyait derrière lui et à sa gauche. A la mitre qu'il portait sur la tête, et à tout l'ensemble de son costume sacerdotal, on reconnaissait un évêque. Sa main gauche portait à la manière du prêtre à l'autel, un missel ouvert ; la droite était levée avec le geste de quelqu'un qui enseigne et qui explique, l'index et le doigt médian ouverts. Deux témoins se souvinrent d'avoir vu dans l'église de Lekanvey, près de Westport, une statue qui ressemblait fort à ce personnage par l'attitude et le costume, et qui représentait Saint Jean l'Evangéliste : c'est pour cette raison que tous s'accordèrent à reconnaître

ce Saint dans la troisième figure. L'autel qui se trouvait sur le second plan à gauche de S. Jean et vers lequel celui-ci se trouvait à demi descendant jusqu'au niveau des hanches des trois personnages et s'élevait un peu au-dessus de leurs têtes : il était de forme très simple, et sans aucune espèce d'ornement ; l'agneau pascal s'y tenait debout, la tête tournée vers le groupe



sacré ; derrière l'agneau se dressait une croix. Autour de lui volaient incessamment des anges dont on apercevait les ailes frémissantes, mais non les visages. Tout l'ensemble paraissait reposer sur une espèce de nuée lumineuse qui enveloppa les figures et l'autel : mais plusieurs témoins notèrent cette particularité que de chaque personnage semblait se dégager un rayonnement qui lui était propre, et qui ne se

sur lequel s'appuyaient leurs membres débiles. Le Curé de Knock tient un registre des guérisons les plus extraordinaires qui lui sont signalées. En parcourant ces archives de la miséricorde divine, où les faits prodigieux et incontestables se pressent avec une multitude et un éclat sans pareil, le fidèle est saisi d'un profond sentiment de reconnaissance et de joie, et l'incrédule ne peut se défendre d'une surprise respectueuse qui arrête sur ses lèvres toute expression de dédain ou d'ironie. Et que répondre en effet à un peuple entier qui atteste sa foi par des démarches si solennelles, et qui invoque, à l'appui de sa croyance, des miracles si nombreux et si manifestes ? A l'heure qu'il est, le culte de la Vierge de Knock n'est déjà plus confiné dans la seule Irlande : il s'est répandu partout où il y a des Irlandais, c'est-à-dire dans le monde entier. De tous les pays de la terre les lettres arrivent à l'humble presbytère de Knock ; il en vient jusqu'à 80 à 90 par jour, les unes pour demander la guérison d'un malade ou la

conversion d'un ami à l'intercession de la Sainte Vierge, les autres pour la remercier d'une grande faveur obtenue. Sur la table de travail de l'abbé Kavanagh, les missives venant des cités populeuses de l'Amérique s'entassent pêle-mêle avec celles qui viennent des îles les plus lointaines de l'Océanie : les noms les plus étranges de la géographie des cinq parties du monde défilent tous les matins, sur les papiers remis par le facteur devant les yeux éblouis de la vieille Mary Mac Longhlin. Toutes ces lettres sont autant de voix qui, parties de tous les pays du monde habité, rendent témoignage à la grandeur de Dieu et à la gloire de sa Mère ; leur concert représente l'hymne solennel du genre humain proclamant la Sainte Vierge Marie bienheureuse, et elles vérifient une fois de plus la parole que les livres saints lui ont adressée dès les premiers jours : Vos louanges retentiront jusqu'aux derniers confins de la terre : *Laus tua in fines terræ.*

La Gilde de saint Thomas et de saint Luc.

Depuis un certain nombre d'années il est question parfois de la *Gilde de Saint Thomas et de Saint Luc*, des *Ecoles de Saint Luc*, dans les conversations et même dans les journaux. Cependant beaucoup de personnes ne savent pas bien au juste ce que peuvent être cette Gilde et ces Ecoles. Elles se demandent, ce que peut être un enseignement des beaux-arts mis sous le patronage de l'Évangéliste peintre qui, dit-on, a eu le bonheur de reproduire les traits de la Sainte Vierge ; elles se demandent quelle est cette Association qui s'est mise sous la protection du même Saint, en lui adjoignant comme associé l'Apôtre généralement plus connu par son incrédulité que par son talent d'architecte, mis au service de la Jérusalem céleste ? Tout cela sent un peu le moyen-âge, et fait d'avance faire la moue aux dévôts des apôtres du progrès moderne. Mais enfin, on ne serait pas fâché de connaître ce qui peut se cacher sous ces noms « gothiques » et pourquoi une association qui prétend s'adonner à la culture des arts, ne prend pas un titre mieux accommodé au goût du jour, comme par exemple : « Sans nom, mais non sans cœur » ou bien autre chose aussi joli.

Comme la Gilde de Saint Thomas et de Saint Luc, n'a absolument rien de commun avec une société secrète, je vais tâcher de la faire con-

naître et de satisfaire ainsi l'intérêt de curiosité que peut éveiller son titre. Mais tout d'abord je vous dirai qu'il faut éviter de faire confusion entre la Gilde et les Ecoles de Saint Luc qui sont, si vous me permettez le mot, des institutions entièrement distinctes les unes des autres.

Elles se touchent cependant par plus d'un côté, par les hommes qui les ont fondées, et, par conséquent par l'esprit et les principes qui les inspirent. Je ne vous dirai rien cette fois, si vous le voulez bien, des Ecoles. Nous pourrions peut-être y revenir un jour, mais aujourd'hui je me bornerai à vous entretenir quelques instants de la Gilde, de son organisation et de son but.

La Gilde de Saint Thomas et de Saint Luc est une association fondée en 1863, par quelques amis de l'art chrétien. Peu nombreuse d'abord, elle se donna pour président Mgr Voisin, vicaire-général de Tournai, archéologue bien connu par les divers travaux qu'il a publiés, et par les soins intelligents et dévoués qu'il donna à la restauration de la Cathédrale de Tournai, le monument le plus imposant du pays et qui le restera en dépit de l'église monumentale de Laeken et du non moins monumental palais de justice de Bruxelles. — Comme il est de l'essence de toute œuvre catholique, la jeune association ne chercha pas à faire du bruit dans le monde, ni à appeler l'attention sur ses faits et gestes.